

Article sélectionné dans

La Matinale du 24/02/2018 [Découvrir l'application](http://ad.apsalar.com/api/v1/ad?re=0&st=359392885034&h=5bf9bea2436da250146b6e585542f4e74c75620e) (http://ad.apsalar.com/api/v1/ad?

re=0&st=359392885034&h=5bf9bea2436da250146b6e585542f4e74c75620e)

Agriculture biologique : le pari enthousiaste des femmes

Hôtesse de l'air, assistante mise en scène, peintre en bâtiment... Rien ne prédestinait ces femmes à devenir chef d'une exploitation agricole. En dépit des difficultés, elles sont de plus en plus nombreuses à relever le défi.

LE MONDE | 23.02.2018 à 14h01 • Mis à jour le 25.02.2018 à 10h48 | Par Michel Dalloni

Plus bas, la Mayenne est en crue. La maison éclusière de La Roussière, cernée par les eaux limoneuses, ressemble à un de ces châteaux écossais figés en bord de loch. Le fond de l'air est plutôt frais. L'hiver tient bon. Seul le ruban gris de la route parvient à percer la brume.

Les lacets conduisent à une parcelle bien verte, comme un balcon au-dessus des eaux larges : La Haute-Roussière à La Membrolle-sur-Longuenée (Maine-et-Loire). Quatre bâtiments anciens en bois, brique et pierre d'ardoise, cinq tunnels agricoles auxquels les bâches de polyéthylène blanc donnent des airs d'igloos tubulaires, un bassin d'irrigation où nage une poule d'eau. Un hectare. Du silence. Angers n'est même pas à 17 kilomètres.

C'est ici que Séverine Clory s'est posée après avoir quitté l'uniforme rouge et bleu des hôtesses de l'air de la compagnie AOM. Elle a 41 ans, un mari, deux enfants, un solide caractère et une vie différente : elle est maraîchère bio. « *Nous nous sommes installés fin 2009. Je suis devenue chef d'exploitation agricole en février 2010. Premières livraisons en juillet suivant* », dit-elle, satisfaite. Ce parcours, qui n'a pas d'antécédent familial, elle l'a voulu. Elle l'a préparé. En a accepté, par avance, les contraintes.

« JE VOULAIS
AGIR SUR LE
MONDE À MA
HAUTEUR, FAIRE
QUELQUE CHOSE
DE POSITIF, QUI
N'ABÎME PAS LA
TERRE. LE
MARAÎCHAGE BIO,
C'ÉTAIT UNE
ÉVIDENCE. »
SÉVERINE CLORY,
MARAÎCHÈRE EN
MAINE-ET-LOIRE

Tout a été étudié, calculé, planifié. Le hasard n'a pas sa place dans cette histoire. « *A la longue, la vie de voyages, un peu mécanique, m'a semblé vaine*, explique-t-elle. *Alors, en 2000, j'ai démissionné. Je voulais agir sur le monde à ma hauteur, faire quelque chose de positif, qui n'abîme pas la terre. Le maraîchage bio, c'était une évidence.* » Elle a passé un bac pro, puis un BTS technologie végétale, en alternance. « *Une fois diplômée, j'ai poursuivi les stages et je suis devenue employée agricole. Mais le but n'a jamais changé : installer ma ferme.* »



Séverine Clory, maraîchère bio à La Membrolle-sur-Longuenée. THEOPHILE TROSSAT POUR LE MONDE

Son projet a été validé par la chambre d'agriculture du département, ce qui lui a permis d'obtenir le statut « Jeune agriculteur » et de prétendre ainsi à des aides financières et à des prêts tout en sollicitant la Société d'aménagement foncier et d'établissement rural (Safer) pour trouver des terres. Un dernier coup de main des parents et voilà comment La Haute-Roussière a accueilli la première agricultrice bio de son histoire. Sale temps pour les tabous. Dans ce terroir où arboriculteurs, éleveurs et céréaliers conventionnels cultivent également le phallocentrisme, Séverine Clory fait entendre sa différence. Comptez sur elle.

Le bio est leur credo

Dans les années 1970, les femmes exploitantes (ou coexploitantes) agricoles en France n'étaient que 8 %. En 2013, selon le Centre d'études et de prospective, elles étaient 27 %. Entre-temps, leur formation s'est musclée. Elles collent aux évolutions du marché, n'hésitant pas à diversifier les productions. Elles sont plus qu'attentives à leurs conditions de travail et à leur vie de famille. Le bio est leur credo. Elles ont tout compris.

En 2000, la surface agricole utile certifiée bio ou en conversion représentait en France 400 000 hectares (ha) sur 28 millions. Dix-sept ans plus tard, ce sont plus de 1,77 million d'ha (sur moins de 27 millions de surface agricole totale) qui se sont mis à l'agriculture biologique. Avec plus de 20 000 ha, la filière légumes bio avance à grands pas. En 2016, elle occupait la quatrième place du classement européen, derrière l'Allemagne (21 000 ha), l'Italie (45 000 ha) et la Pologne (56 000 ha), étonnant leader. Le regain français doit beaucoup à la reconversion, ce mythe urbain qui pousse à la campagne.

Longtemps, Sandra Vallon a voulu devenir « *PDG d'une grande surface alimentaire* ». Elle a tenté sa chance pendant quelques années, après un BTS action commerciale : chef de rayon, chef de secteur. Et puis non. Bilan de compétences. Agent immobilier ou maraîchère bio, lui suggère-t-on. Vous avez deviné. Elle, elle a réalisé : « *Je devais vivre simplement. Donner du sens à mon passage sur Terre. Éprouver un sentiment de liberté, de sérénité. Je n'ai eu aucun doute au moment de choisir.* » Elle a obtenu un stage d'observation avec le concours de Pôle emploi et suivi des formations auprès de maraîchers d'élite.



Sandra Vallon, maraîchère bio à Ruillé-sur-Loir. THEOPHILE TROSSAT POUR LE MONDE

Elle y a croisé beaucoup de jeunes femmes au trajet identique. Elle y a retrouvé les gestes de ses grands-parents, commis de ferme en Normandie. Et, puisque la vie est aussi cruelle que généreuse, elle s'installe grâce à un héritage. C'était en 2017. Désormais, au lieu-dit La Savarière, à Ruillé-sur-Loir (Sarthe) – proche des usines Rustines de La Chartre-sur-le-Loir et du vignoble de Jasnières, qui, trois fois par siècle, donne « *le plus grand vin blanc du monde* », dicit le critique culinaire français Curnonsky (1872-1956) –, Sandra Vallon cultive 1,5 ha d'une terre alluvionnaire. « *A 35 ans, je suis fière* », reconnaît-elle.

« L'envie de chasser la mort »

« *C'est une belle manière d'être au monde* », résume Eloïse de Beaucourt. Avant, il n'y a pas si longtemps, cette maman de 37 ans était assistante mise en scène pour le cinéma. Diplômée de 3IS, Institut international de l'image et du son, elle a travaillé avec Sylvain Chomet (*Les Triplettes de Belleville*, *L'Illusionniste*) et Eric Barbier (*Le Serpent*, *La Promesse de l'aube*).

Mais elle a tout changé : le casting, le décor, les costumes. Elle a écrit un autre scénario. Question de circonstances et de convictions. Ses parents sont propriétaires du château de Coulans-sur-Gée (Sarthe), à l'ouest du Mans, en plein pays de la volaille de Loué, et à 500 m de la tranchée de la « virgule » ferroviaire de Sablé-sur-Sarthe, un raccordement mis en service en 2017.



Eloïse de Beaucourt, maraîchère bio à Coulans-sur-Gée. THEOPHILE TROSSAT POUR LE MONDE

« *Quatorze hectares de forêt sur le domaine familial ont été massacrés pour ce chantier, se souvient-elle. On a assisté à ça avec l'envie de chasser la mort et de prendre la place. Entrer en résistance face à cette démarche-là.* » Alors, elle a vendu son appartement parisien, s'est formée au maraîchage bio (BTS, stages), a loué un hectare à sa famille, a créé une ferme avec son nouveau compagnon, Clément, en novembre 2016.

Des doutes ? Oui. « *Ce n'est pas rien de faire sortir quelque chose de la terre. Il faut du talent (...). Est-ce que je passe ? Est-ce que je ferme ?* », se demande-t-elle, dans *Réparer la terre*, un documentaire de Laureline Amanieux en préparation, consacré à son aventure. « *Je vais passer* », glisse-t-elle.

« LE SYSTÈME ACTUEL EST DÉMENT. IL FAUT RESPECTER LA TERRE, NE PAS L'INTOXIQUER. IL FAUT ÉVITER LA DÉPENDANCE AUX PRODUITS PHYTOSANITAIRES ET AUX PRÊTS BANCAIRES. C'EST LA SEULE MANIÈRE DE RESTER LIBRE SANS AVOIR PEUR. »
CLÉMENTINE RAIMBAULT, MARAÎCHÈRE DANS LA VIENNE.

Dans sa maison de La Fouctière, entre Lenclôtre et Mirebeau (Vienne), où le Haut-Poitou frissonne sous les giboulées, Clémentine Raimbault regarde les champs à travers la fenêtre de la cuisine. En janvier, elle a choisi de ne pas renouveler le contrat d'appui au projet d'entreprise (CAPE) qui la liait à l'espace test du lycée agricole de Thuré (Vienne) où elle a obtenu son brevet professionnel de responsable d'exploitation agricole (BPREA) en maraîchage bio. Incompatibilité d'humeurs.

Tracteur vintage

A 34 ans, cette fille d'agriculteur rêvait d'archéologie et de basket-ball, comme Sandra Vallon (le sens du panier mènerait-il au bio ?). Baccalauréat littéraire en poche, elle devient peintre en bâtiment après un crochet par une plate-forme téléphonique, puis le ramassage et la vente de melons. Ça ne pouvait pas durer.

« *J'ai pensé au maraîchage, raconte-t-elle, mais pas en agriculture conventionnelle. Le système actuel est dément. Il faut respecter la terre, ne pas l'intoxiquer. Il faut éviter la dépendance aux produits phytosanitaires et aux prêts bancaires. C'est la seule manière de rester libre sans avoir peur.* » Pôle emploi finance une formation. Bien joué. Clémentine Raimbault a trouvé sa voie. Ce devait être la dernière étape avant l'installation d'une ferme. Partie remise. En avril, elle rejoindra un maraîcher bio en tant que salariée.



Des panais chez Eloïse de Beaucourt. THEOPHILE TROSSAT POUR LE MONDE

Un mal pour un bien. Car la vie de chef d'exploitation agricole ne ressemble en rien à celle de gagnant à l'Euromillions. Séverine Clory, qui a accumulé l'expérience et atteint sa vitesse de croisière, annonce un revenu moyen de 1 500 euros mensuels. Sandra Vallon parvient à dégager 500 euros par mois depuis juillet 2017. Eloïse de Beaucourt affirme « *ne pas pouvoir [se] payer sur la ferme* ». A terme, toutes deux envisagent le smic. Clémentine Raimbault aimerait de quoi « *acheter un livre par mois et aller au restaurant de temps en temps* ». Que penser d'une société qui nourrit à peine ceux qui la nourrissent ?

En plus, à ce prix-là, les efforts ne manquent pas. Peu de mécanisation. Désherbage à la main. Semis à la main. Déplacement des serres et tunnels à la main. Récolte à la main. Ça use. D'où une motobineuse et, pour Séverine Clory, un tracteur vintage – oui mais un Lamborghini, blanc –, partagé avec un collègue. Pour s'économiser tout en respectant la nature, Sandra Vallon, elle, utilise la technique du sol vivant : non-travail du sol, couverture végétale permanente, apport d'amendements carbonés (paille, broyats de bois, etc.). Les vers de terre font le reste.

« Je mangerai bio quand tu arrêteras de fumer »

En tout cas, il vaut mieux être deux. Couple ou association. « *Je n'aurais jamais fait ça toute seule* », admet Séverine Clory. Quand c'est trop dur malgré l'aide de sa compagne, Sandra Vallon s'autorise à troquer deux heures de travail contre un cageot de produits frais.

Les voisins ? Plus grands, plus productifs, chimiques en diable, plus moustachus, il leur a fallu quelques rounds d'observation avant de voisiner comme si de rien n'était. La famille ? On a parfois des surprises. « *Ma mère m'a dit : "Je mangerai bio quand tu arrêteras de fumer"* », s'amuse Séverine Clory, qui ajoute : « *Moi-même, depuis que je travaille ici, je ne suis plus végétarienne !* » « *Mon amoureux ne mange jamais de légumes* », plaisante Clémentine Rimbault. Dans ces conditions, autant faire du commerce.



Citrouilles chez Séverine Clory. THEOPHILE TROSSAT POUR LE MONDE

Elles ont toutes étudié la question. Sandra Vallon fait des marchés et des livraisons mais souhaite privilégier la vente directe à l'image d'Eloïse de Beaucourt, qui approvisionne également les

cantines des écoles de Coulans-sur-Gée et ravitaile les cuisines du Relais Louis XIII, un étoilé parisien.

Séverine Clory a créé une association pour le maintien d'une agriculture paysanne (AMAP) à Montreuil-Juigné, baptisée Les Jardins de la Roussière. Chaque semaine, elle distribue 70 paniers dont le prix varie de 10 à 16 euros. « *Je ne travaille pas pour la gloire*, précise-t-elle. *Il faut que ce soit rentable. Je dois en vivre.* » Clémentine Rimbault créera un marché fermier. Toutes parlent du sourire des clients, de leurs regards apaisés et du plaisir partagé. L'impression de travailler au bien commun.

« Il n'y aura pas de retour en arrière »

Rêveuses, mais les pieds sur terre. Engagées, mais pas militantes. « *Femmes, mais pas féministes.* » Libres, mais pas insouciantes. Elles savourent. « *Je suis assez heureuse. J'aimerais que ça continue. Je crois à cette révolution par la pratique* », proclame Clémentine Rimbault. « *Il n'y aura pas de retour en arrière* », jure Séverine Clory. Peut-être un troisième acte, une fois passée la cinquantaine. Mot d'ordre : « *Rester utile* », lance Sandra Vallon. Rejoindre une association. S'engager dans les institutions agricoles où les femmes pèsent si peu. Œuvrer à la transmission des terres bio.

Le bonheur serait-il dans le pré plutôt que dans le lointain ? S'agirait-il du triomphe de la jachère emblavée de Charles Péguy sur les îles lointaines du poète Louis Braquier ? De la victoire des agitées du local ? Faut voir. Car nos agricultrices respirent l'époque. Ses contradictions sont aussi les leurs. Elles assument. Voitures diesel et traction animale. Smartphone et poêle à bois. Grand air et tabac à rouler. Toilettes sèches et télévision à écran plat. Ni babas ni bobos. Peu de comptes à rendre. L'horizon comme perspective. Les saisons pour emploi du temps. « *Le soir, je regarde Plus belle la vie* », dit Sandra Vallon en riant de bon cœur. Elle a raison : c'est drôle. Et c'est exactement ça.

Petit lexique du chef d'exploitation bio débutant

Dans la forêt d'acronymes que le fermier bio débutant doit éclaircir, voici le GAB. Le Groupement des agriculteurs biologiques, association départementalisée à vocation - syndicale, aide au déploiement d'une « *agriculture performante au niveau technique et environnemental qui répond aux enjeux du développement durable de la société* ». Pour plus d'efficacité, le GAB, qui a parfois évolué en GABB avec l'émergence de la biodynamie, rejoint un GRAB (régional) ou une CAB (coordination), eux-mêmes adhérents de la FNAB (fédération nationale), fondée en 1978, impliquée dans le très officiel PPDAB (plan pluriannuel de développement) de 1998